

Sebastiano Vassalli

La Chimère

*Roman traduit de l'italien
par Martine Van Geertruyden*



P.O.L.

La Chimère

Collection « *Italiques* »
dirigée par Mario Fusco

Déjà parus :

CHRONIQUES D'UN SIÈCLE QUI S'ENFUIT, Marco Lodoli, 1987.

LA JEUNE FILLE AU TURBAN, Marta Morazzoni, 1988.

ARTEMISIA, Anna Banti, 1989.

LE POÈME DES LUNATIQUES, Ermanno Cavazzoni, 1990.

TOUT L'OR DU MONDE, Sebastiano Vassalli, 1990.

LE CLOCHER BRUN, Marco Lodoli, 1991.

ACQUALADRONE, Eugenio Vitarelli, 1991.

LES INVISIBLES, Nanni Balestrini, 1992.

LES FAINÉANTS, Marco Lodoli, 1992.

POUR VOIX SEULE, Susanna Tamaro, 1993.

Sebastiano Vassalli

La Chimère

roman

traduit de l'italien par Martine Van Geertruyden

Ouvrage traduit avec le concours
du Centre national des lettres

P.O.L
8, villa d'Alésia, Paris 14^e

Titre original : « La Chimera »
© Giulio Einaudi editore S.p.A., Turin, 1990
© P.O.L éditeur, pour la traduction française, 1993
ISBN : 2-86744-303-2

Pour la nuit des temps [...]
A l'âme du monde, insatiable.

INTRODUCTION

Le néant

Par les fenêtres de cette maison on voit le néant. En hiver surtout : les montagnes disparaissent, le ciel et la plaine se transforment en un tout indistinct, l'autoroute n'est plus là, il n'y a plus rien. Les matins d'été, en revanche, ou les soirs d'automne, le néant est une plaine vaporeuse, avec un arbre çà et là et une autoroute qui affleure à la surface du brouillard pour enjamber deux autres routes, à deux reprises : là-bas, sur ces viaducs, passent de petites voitures et des camions pas plus grands que les modèles réduits exposés dans les vitrines des magasins de jouets. De temps à autre il arrive aussi – disons vingt ou trente fois par an – que le néant se transforme en un paysage limpide, une carte postale aux couleurs scintillantes ; cela se produit surtout au printemps, quand le ciel est aussi bleu que l'eau des rizières dans lesquelles il se mire, l'autoroute est si proche qu'on croirait pouvoir la toucher et que les Alpes chargées de neige sont là, telles que le cœur se dilate rien qu'à les regarder. On voit alors un horizon très vaste, des dizaines et des centaines de kilomètres ; avec les villes et les villages et les ouvrages des hommes perchés sur les flancs des montagnes, et les rivières qui commencent là où finissent les neiges, et les routes, et le scintillement d'imperceptibles voitures sur ces

La Chimère

routes : un carrefour de vies, d'histoires, de destins, de rêves ; une scène aussi grande qu'une région entière, sur laquelle se jouent, depuis toujours, les faits et gestes des habitants de cette partie du monde. Une illusion...

Devant ces fenêtres, et devant ce néant, il m'est souvent arrivé de penser à Zardino, qui fut un village pareil aux autres que l'on voit là-bas, un peu à gauche et un peu au-delà du deuxième viaduc, au pied de la plus haute montagne de cette partie de l'Europe, et la plus imposante : le mont Rose. Au cours des journées-cartes postales, le paysage de ces lieux est dominé, et même fortement caractérisé, par la présence de la montagne de granit et de glace qui s'élève au-dessus des pics environnants de la même façon que ceux-ci s'élèvent au-dessus de la plaine : un « rocher blanc » – c'est ainsi que le décrit au début du siècle mon fou de père, le poète Dino Campana – autour duquel « se déploient les sommets / à gauche et à droite à l'infini / comme dans les yeux du prisonnier ». Campana était arrivé à Novare un soir de septembre, en train, sans rien voir car dehors il faisait déjà noir, et, le matin du jour suivant, à travers les barreaux d'une prison, le mont Rose lui était apparu dans un « ciel plein de pics / blancs qui se déploient » : une image insaisissable et lointaine comme l'amour qu'il poursuivait alors et qu'il ne devait jamais atteindre, parce qu'il n'existait pas... Une chimère ! De là-haut, du sommet de la chimère, suivant un parcours tortueux et creusé en plusieurs endroits dans la roche vive, descend le Sesia, un torrent qui, dans la langue des populations locales, revêt une douce sonorité féminine, le Sesia, et qui est le plus bizarre et le plus imprévisible de tous les torrents nés dans les Alpes, et aussi le plus sournois, le plus périlleux pour les hommes et les choses situés sur son parcours. Aujourd'hui encore, ses crues soudaines atteignent la plaine par vagues d'eau boueuse hautes de plusieurs mètres ; et Dieu sait quels dégâts elles produiraient si, au cours des siècles, le labeur des hommes n'avait pas imposé

Le néant

au torrent deux longs épis de terre et de cailloux et, par endroits, de ciment, qui le freinent et l'accompagnent jusqu'au confluent avec le Pô. Durant les siècles passés, au contraire, peu d'années s'écoulaient sans que le Sesia ne débordât, changeant son cours ; se déplaçant ici de quelques mètres, là d'un mille ; créant des étangs et des marais où jadis s'étendaient des terrains cultivés, effaçant de la carte des propriétés et des villages entiers et modifiant même les frontières entre les Etats qui, dans cette partie de l'Italie, au début du XVII^e siècle, étaient le duché de Savoie, appendice méridional de la France, à l'occident, et, à l'orient, le duché de Milan, alors assujetti au roi d'Espagne. C'est peut-être ainsi que disparut Zardino. Aux environs du milieu du XVII^e siècle ou peu avant, disent les historiens : un village d'une trentaine de feux emporté avec ses habitants par une inondation du Sesia, et jamais plus reconstruit ; mais les faits sont loin d'être certains. La disparition du village – dont le nom, dans les documents médiévaux, est souvent ennobli en « Giardino » (jardin) – pourrait aussi être attribuée à la peste de 1630, qui dépeupla des dizaines de villages dans toute la plaine du Pô ; ou à une bataille ; ou à un incendie ; ou à Dieu sait quoi d'autre.

Dans ce paysage que j'ai essayé de décrire et qui aujourd'hui – comme cela arrive souvent – est brumeux, une histoire est enterrée : une grande histoire, celle d'une jeune fille qui vécut entre 1590 et 1610 et qui s'appelait Antonia, et celle des personnes qui vécurent en même temps qu'elle, en ces années où elle vécut, et qu'elle connut ; celle de cette époque et de ces lieux. Depuis longtemps déjà je voulais exposer cette histoire au grand jour en la racontant, en la tirant du néant comme le soleil d'avril révèle la carte postale de la plaine et le mont Rose, et j'avais même pensé raconter ces lieux, et le monde dans lequel Antonia avait vécu : mais à chaque fois j'en étais dissuadé, à cause de la distance qui sépare ce monde du nôtre, et de l'oubli qui l'entoure. Qui donc encore se souvient, en notre XX^e siècle

La Chimère

– me disais-je –, de l'évêque Bascapè, du bandit Caccetta, du bourreau Bernardo Sasso, du chanoine Cavagna, des ouvriers des rizières, des chemineaux du XVII^e siècle ? Et puis, à propos d'Antonia, on ignorait tout : qu'elle exista, qu'elle fut la « sorcière de Zardino », qu'elle subit à Novare un procès et une condamnation en l'an de grâce 1610... Un épisode sensationnel en son temps avait glissé hors du cercle de lumière de l'histoire et il eût été irrémédiablement perdu si le désordre des choses et du monde ne l'avait sauvé de la façon la plus banale, reléguant dans un coin des papiers qui, s'ils étaient restés rangés à leur place, seraient aujourd'hui inaccessibles, ou n'existeraient plus... L'Italie, tout le monde le sait, est un pays désordonné et on y retrouve toujours une chose qui n'est pas à sa place, une histoire qui devait être oubliée finit toujours par être sauvegardée : mais moi, bien que j'aie eu la chance de tomber sur l'histoire d'Antonia, et de Zardino, et de la plaine de Novare durant les premières années du XVII^e siècle, j'hésitais à la raconter, comme je l'ai déjà dit, parce qu'elle me semblait trop lointaine. Je me demandais : qu'est-ce qui peut bien nous aider à comprendre le présent, qui ne soit pas déjà dans le présent ? Puis, j'ai compris...

En regardant ce paysage, et ce néant, j'ai compris que rien dans le présent ne mérite d'être raconté. Le présent n'est que bruit : des millions, des milliards de voix qui crient, toutes ensemble dans toutes les langues et, en essayant de se dominer l'un l'autre, le mot « je ». Je, je, je... Pour chercher les clefs du présent, et pour le comprendre, il faut sortir du bruit : aller au fond de la nuit, ou au fond du néant ; peut-être là-bas, un peu à droite et un peu au-delà du deuxième viaduc, au pied du « rocher blanc » qu'on ne voit pas aujourd'hui. Dans le village fantôme de Zardino, dans l'histoire d'Antonia. Et c'est ce que j'ai fait.

CHAPITRE I

Antonia

La nuit du 16 au 17 janvier 1590, fête de la Saint-Antoine, des mains inconnues déposèrent sur le *tour*, c'est-à-dire sur la grande roue de bois qui se trouvait à l'entrée de la Maison de la Charité de San Michele hors-les-murs, à Novare, un nouveau-né de sexe féminin, aux yeux, au teint et aux cheveux sombres : presque un monstre pour les goûts de l'époque. L'hiver était glacial, le monstre était enveloppé dans un lambeau de couverture sans autre vêtement pour lui protéger les mains et les pieds et il serait sûrement mort si une nourrice, temporairement au service de la *Pia Casa*, une certaine Giuditta Cominoli d'Oleggio, n'avait compris, en entendant aboyer les chiens et à d'autres indices, que quelqu'un s'était approché du *tour*, et si elle n'avait quitté son lit pour aller voir, bravant le froid polaire de cette nuit sans lune ; si elle n'avait sonné la cloche qui obligeait les servantes de la Maison à se lever, attirant sur elle toutes sortes d'injures, d'imprécations, de malédictions et autres gentillesse du même acabit. Le monstre vécut. Il fut baptisé deux jours après sa découverte (c'était un dimanche) dans la petite église médiévale de San Michele

attenante à la *Pia Casa*, et on l'appela Antonia Renata Giuditta Spagnolini : Antonia parce que, quel que fût la date où elle avait réellement vu le jour, elle était renée (Renata) sur le *tour* le 17 janvier, jour de la Saint-Antoine ; Giuditta, en souvenir de la nourrice qui l'avait sauvée de ce froid mortel, et qui s'était occupée d'elle ; Spagnolini, enfin, parce que la couleur noire de ses yeux et son teint foncé avaient fait penser à une descendance directe de l'un des nombreux officiers et soldats espagnols qui formaient la garnison de Novare et habitaient le château situé dans l'enceinte des bastions, au sud de la ville. A l'époque, on pouvait encore imposer par le baptême le nom de famille, en plus du prénom : aussi, en l'absence d'un père sûr ou présumé, on pouvait donner libre cours à l'imagination pour inventer un nom, suivant l'inspiration, les signes zodiacaux ou les hypothèses individuelles et personnelles concernant l'origine de l'enfant, ou suivant autre chose encore selon l'envie. Dans le cas d'Antonia, l'invention fut facile ; même si, tout bien considéré, la couleur des yeux et du teint et la précocité des cheveux ne démontraient rien, et que les origines d'Antonia pouvaient avoir été fort différentes de celles auxquelles son nom faisait allusion. A Novare, nombreux étaient ceux qui œuvraient à la fabrication des *enfants trouvés*, c'est-à-dire des enfants abandonnés sur la roue, en plus des soldats espagnols de la garnison ; en faveur desquels il faut même ajouter que parfois, par orgueil du sang, en raison de scrupules religieux ou pour Dieu sait quelles autres raisons, ils reconnaissaient leurs enfants illégitimes devant les fonts baptismaux et devant l'autel. Ainsi, le châtelain de Novare lui-même, don Juan Alfonso Rodriguez de la Cueva, maître de camp du cinquième régiment des hallebardiers de Sa Majesté catholique le roi d'Espagne, putassier infatigable s'il en fut et grand forni-

cateur devant Dieu, mena personnellement au dôme, afin qu'ils y soient baptisés selon le rituel de la Sainte Eglise romaine, une demi-douzaine de bâtards, filles et garçons, leur imposant à tous le doux prénom d'Emanuele (ou Emanuela), qui signifie justement : « Envoyé par Dieu ». D'autres catégories de fornicateurs, et Dieu sait s'il y en avait à Novare, en plus des Espagnols, n'auraient pu se montrer à la lumière du jour de cette façon à la fois courageuse et effrontée : pourtant c'étaient le plus souvent celles-là mêmes qui faisaient tourner la roue. Novare, à l'époque de la naissance d'Antonia, était peut-être dans l'absolu la plus infortunée de toutes les nombreuses villes tout à fait infortunées qui constituaient l'infortuné royaume de Philippe II d'Espagne, dont les domaines, comme ceux de son père Charles Quint, étaient si vastes et si éparpillés de par le monde qu'ils justifiaient le dicton selon lequel « le soleil ne s'y couchait jamais ». Les ennuis de Novare – c'est-à-dire les gros ennuis car, pour ce qui est des moindres, il y en avait toujours eu, comme partout – avaient commencé en 1550, quand le commandant général des troupes impériales d'alors, don Ferrante Gonzaga, avait eu, en regardant la carte, une illumination, et avait décidé que Novare, et aucune autre ville, deviendrait la citadelle de l'Empire contre la France et ses Etats alliés dans le centre de l'Europe méridionale. Une ville forteresse, entourée de murailles inexpugnables : un rempart à l'épreuve des assauts et des canons, qui barrait l'accès à la plaine du Pô du côté du duché de Savoie et des vallées alpines. Des ordres péremptoires et insensés venant du quartier général des troupes impériales étaient parvenus au podestat de Novare, le gentilhomme Giovan Pietro Cicogna : que l'on pourvût immédiatement à détruire les quartiers extérieurs, dans lesquels habitaient les trois quarts de la population civile, que l'on réutilisât

les décombres pour renforcer les murailles en y ajoutant de nouveaux contreforts, de nouveaux bastions, de nouveaux ouvrages de défense. Outre la carrière personnelle de Cicogna, c'était le sort du conflit qui était en jeu, l'avenir, l'empire, le monde entier. Cicogna, en homme très ambitieux qu'il était, se jeta à corps perdu dans cette entreprise, sans craindre personne, ni laïcs ni ecclésiastiques : il détruisit tout ce qu'il devait détruire et commença même à fortifier l'ancienne enceinte des bastions comme on lui avait ordonné de le faire ; mais, parvenu à ce stade de l'entreprise, il comprit trois choses. La première, qu'à la facilité relative de la destruction ne correspondait en aucune façon une même célérité de réédification, et que pour accomplir les ouvrages de fortification voulus par Gonzaga il fallait de l'argent, un argent fou. La deuxième, que le théâtre du conflit, pendant qu'il rasait les faubourgs de Novare, s'était irréversiblement déplacé vers d'autres régions d'Europe et du monde, et de cette deuxième constatation découlait la dernière : que Novare et ses moyens de défense, s'ils avaient pu naguère intéresser quelqu'un, n'intéressaient désormais plus personne. Les travaux furent abandonnés et il n'en reste aucune trace dans le présent ; il s'agissait d'ailleurs de hautes murailles de cailloux, de briques et de mortier qui auraient eu bien du mal à soutenir un véritable assaut et, au premier tir direct des artilleries, se seraient écroulées comme des décors de carton-pâte ; même du point de vue militaire, le projet n'était donc pas des meilleurs. Novare demeura là, épuisée, au milieu d'un tas de ruines. Des soixante ou soixante-dix mille habitants qui y résidaient avant que les ennuis ne commencent à se manifester dans toute leur ampleur, la plupart s'étaient retirés à la campagne ou étaient partis vivre dans d'autres villes ; mais les ennuis n'étaient pas

encore terminés. Pour les autorités civiles et militaires espagnoles, c'eût été un échec insoutenable que de dire aux gens de Novare : « Excusez-nous, nous nous sommes trompés. Reconstruisez vos maison et que Dieu vous aide. Les murailles ne se font plus. » Bien au contraire, les Espagnols, de la façon la plus solennelle et rigoureuse, empêchèrent de construire quoi que ce soit dans la zone que l'on avait libérée des maisons, fût-ce même un chenil ou une baraque où entreposer les outils pour cultiver un potager ; ils laissèrent passer un peu de temps, puis ils revinrent à la charge, comme si de rien n'était, avec de nouveaux impôts, extraordinaires et particulièrement lourds, « pour achever les ouvrages de fortification entamés », « pour terminer, au profit des citoyens et pour leur bénéfice et avantage exclusif, les ouvrages de défense commencés », etc. Novare se dépeupla définitivement. Dans l'enceinte des remparts, outre les soldats espagnols de la garnison, ne restèrent que six mille, peut-être sept mille habitants : et c'étaient pour l'essentiel des prêtres et des religieuses, exemptés du paiement de l'impôt en vertu d'un ancien privilège, ou bien des gens qui avaient trouvé le moyen de s'enrichir aux dépens des religieux et des soldats, conformément à la loi ou hors la loi, suivant les voies les plus rapides. Des aventuriers de toute race et de tout genre, courtiers en toute espèce de marchandise, trafiquants, putains. Ces dernières étaient particulièrement nombreuses. Malgré Cicogna et ses destructions, et malgré les prescriptions du Concile de Trente, la ville de Novare pouvait encore se vanter à juste titre d'avoir, à la fin du *xv^e* siècle, le clergé le plus jouisseur et le plus insouciant d'Europe : les moines les plus intrigants, les nonnes les plus mondaines, les chanoines les plus gras, les abbés les plus heureux, les curés les plus riches. Certaines auberges, bien connues des gens de Novare, hébergeaient

avec amabilité et discrétion les curés de campagne quand ceux-ci se rendaient en ville pour *faire une cure d'air*, comme on disait alors : c'est-à-dire pour se soustraire aux miasmes de la rizière, et pour expédier leurs propres affaires d'argent et de cœur. Et il y avait des maisons particulières, très accueillantes, où l'on pouvait trouver toute sorte de chaleur humaine à un prix raisonnable ; hommes et femmes, adultes et enfants entouraient le visiteur de tous les soins et prévenances requis, et on s'y adonnait également aux jeux de hasard, on pariait, on investissait de l'argent en pratiquant l'usure. La pénurie d'habitants laïques – aussi étrange que cela puisse paraître – n'avait en rien ralenti les activités du clergé, au contraire, elle les avait même stimulées. Il y avait des prêtres avocats, des prêtres usuriers, des prêtres tenanciers de bordels et de maisons de jeux, des prêtres aubergistes ; il y avait encore, et ils étaient même nombreux, les *quistoni* : des aventuriers qui s'habillaient en prêtre et parcouraient les campagnes en prêchant, vendant des « bulles » d'indulgence ou de fausses reliques, réalisant des miracles et se livrant à toute sorte de commerces, mais toujours au nom de Dieu. Les religieuses, et en particulier leurs supérieures, les abbesses, menaient des vies de grandes dames, dans les couvents et au-dehors. Ainsi, pour en revenir à San Michele, et à Antonia, et à la *Pia Casa* des *enfants trouvés*, fallait-il s'étonner, vu ce qui se passait en ville, si la roue de la miséricorde, le tristement célèbre *tour*, continuait de tourner, et s'il tournait même encore plus rapidement ?

Le monstre grandit, devint une enfant aux yeux et aux cheveux tout noirs. De la maison du *tour*, où se trouvaient les nourrices, elle passa au véritable hospice, un édifice divisé en deux sections, une pour les garçons et une pour les filles, et dirigé, à l'époque de notre histoire,

Nous sommes au XVII^e siècle, à Novare, petit village situé en Italie, dans la Haute plaine du Pô. La jeune Antonia a été adoptée par un couple de paysans. Sa beauté exceptionnelle, son statut d'orpheline, d'étrangère au village, sa liberté, attirent sur elle une haine violente, mélange de peurs, d'ignorance et d'angoisses. Haine que l'Église, toute puissante en cette période de Contre Réforme, va attiser jusqu'à l'horreur : Antonia sera accusée de sorcellerie et jugée par le Tribunal Ecclésiastique.

L'histoire et la religion, en stimulant l'imaginaire de Sebastiano Vassalli, lui permettent de se livrer à une féroce démystification du climat de piété conformiste, étouffant, qui régnait alors en Italie, sous la domination espagnole.

D'origine gênoise, Sebastiano Vassalli est né en 1941. Il a publié à ce jour une quinzaine de recueils de poèmes et de romans dont « Tout l'or du monde » édité chez P.O.L en 1990.

Avec « La Chimère », il a obtenu en 1990, le Prix Strega, équivalent italien du Goncourt.

Collection Italiques dirigée par Mario Fusco



150 F
921486-8
ISBN : 2-86744-303-2
09-93



DIFFUSION C.D.E.
DISTRIBUTION SODIS